

amours dont il parvenait à être le confident en se promettant bien d'en devenir plus tard l'historien.

Il était assez bien placé pour ce genre d'observations, car il vivait au sein de cette société vaudoise qui se compose en grande partie d'anciennes familles nobles où se sont conservées les traditions des belles manières, l'esprit de société avec cette légèreté qu'assaisonnent fort bien la bonhomie, la franchise, la gaieté de bon ton, et dans lesquelles se retrouvent encore les qualités qui brillaient au temps des dames de la Charrière, de Montaulieu, de Constant, etc., etc.

A l'abri du tourbillon de la sémillante existence parisienne, tous les sentiments affectueux y sont plus sincèrement éprouvés, moins superficiels ; on y égrène moins son âme, si je puis parler ainsi ; on y éparpille moins ses penchants ; les distractions peu nombreuses laissent plus de temps pour apprécier les qualités de ceux qui en sont doués, les attachements par cela même sont plus stables, l'amitié moins volage, les dévouements plus sûrs, moins ébranlés par le choc de mille et mille incidents continuellement renouvelés. Enfin, on peut mieux compter sur ses amis parce qu'on en compte moins.

Paul Rives cependant en avait plusieurs parmi lesquels il dut choisir ceux qu'il destinait à être les héros de ses *nouvelles*. M. de L....., épris d'une charmante demoiselle, le prit pour son confident, et voilà Paul Rives qui, poétisant les moindres démarches et les moindres propos de son ami, le met en scène sans qu'il s'en doute, et avance dans sa nouvelle comme son ami dans le cœur de sa belle ; chaque progrès qu'il fait dans ses bonnes grâces devient un chapitre ajouté à son roman, quand soudain son héroïne tombe de char, se blesse grièvement, à ce point qu'une luxation de la colonne vertébrale la rend affreusement bossue après l'avoir retenue six mois au lit ; voilà son mariage indéfiniment